

PRÉFACE

La grande dame de la papyrologie bruxelloise, Claire Préaux, naquit le 21 décembre 1904 à Liège¹. Le Centre de Papyrologie et d'Épigraphie grecque de l'Université Libre de Bruxelles a tenu à commémorer le centenaire de sa naissance par l'organisation d'un colloque. Celui-ci s'est tenu les 2 et 3 décembre 2005, grâce au soutien de l'Université Libre de Bruxelles et du Fonds National de la Recherche Scientifique.

Comme le rappelle Alain Martin (pp. 103-112), l'un des moments clefs de la carrière scientifique de Claire Préaux fut sa visite à New York, qui lui donna l'occasion de travailler sur les ostraca conservés au Musée de Brooklyn, objet de l'un de ses premiers ouvrages ; cet intérêt pour les textes de Haute-Égypte, et notamment pour ceux de la région thébaine, ne se démentit pas par la suite et aboutit notamment à sa publication du deuxième volume d'ostraca de la Bibliothèque Bodléenne en 1955. Il est donc tout naturel qu'un colloque dédié à sa mémoire soit consacré à la Thèbes gréco-romaine, d'autant que cette ville se trouve aussi à la croisée des travaux actuels de plusieurs chercheurs bruxellois.

L'antique capitale pharaonique continue à susciter l'attention de savants de tous les horizons ; il y a une quinzaine d'années, elle avait déjà fait l'objet d'un remarquable colloque à Leyde², mais le sujet est loin d'être épuisé, ne fût-ce qu'en raison des fouilles archéologiques qui y sont encore menées. Certes, par le passé, les vestiges de sa gloire ont plus retenu l'attention des archéologues que les périodes qui suivent la conquête de l'Égypte par Alexandre, mais tel n'est plus forcément le cas, comme le prouvent par exemple les travaux présentés ici-même par Laurent Coulon (pp. 17-32), par Iwona Antoniak (pp. 145-148) ou par Catherine Thirard et Guy Lecuyot (pp. 137-144). Grâce à cela, la documentation textuelle dont nous disposons pour Thèbes est remarquablement abondante et variée, quelle que soit l'époque que l'on considère. Sous les Ptolémées, inscriptions hiéroglyphiques sur les murs des temples et sur les statues, papyrus grecs et démotiques des archives des choachytes, ostraca utilisés par le fisc, mais aussi par le clergé, offrent la possibilité de nombreux rapprochements

¹ Pour une biographie de Claire Préaux, voir J. BINGEN, *Grec et latin en 1983 et 1984. Cinquante années de philologie classique à l'U.L.B. 1934-1984* (Bruxelles, 1984), pp. 146-147 (également disponible en ligne : <http://www.ulb.ac.be/philoc/peg/cp.bio.htm>) ; ID., *Académie Royale de Belgique. Annuaire 1995* (Bruxelles, 1995), pp. 101-127.

² S. P. VLEEMING (éd.), *Hundred-Gated Thebes. Acts of a Colloquium on Thebes and the Theban Area in the Graeco-Roman Period = Pap. Lugd.-Bat. 27* (Leyde, 1995).

prosopographiques, exploités par Herman De Meulenaere ou le regretté Jan Quaegebeur, entre autres ; John Gee nous en fournit aussi un bel exemple (pp. 59-71). La richesse de cette documentation est telle qu'on peut même étudier l'usage que certaines personnes font des différentes langues, à la manière de Marja Vierros (pp. 73-86). À l'époque romaine, on ne compte plus les milliers de reçus grecs ou bilingues, illustrés ici par Paul Heilporn (pp. 125-136), ni les inscriptions laissées par les pèlerins et les touristes dans les Syringes, sur le Colosse de Memnon ou à Deir el-Bahari, mais comment ne pas citer aussi les quelques textes littéraires, rares et précieux, évoqués par Marie-Hélène Marganne (pp. 87-96), et l'ensemble exceptionnel de papyrus iatromagiques, dont l'étude est reprise par Magali de Haro Sanchez (pp. 97-102) ? Par la suite, la région prend même une place prédominante dans notre documentation, puisque, sur quelque 7.000 textes coptes publiés aujourd'hui, plus de 3.000 sont thébains : aux contrats du monastère d'apa Phoibammon et aux reçus de Djémé vient maintenant s'ajouter l'abondante correspondance de Frangé, qu'étudient Anne Boud'hors (pp. 149-161) et Chantal Heurtel (pp. 163-174) — entre autres découvertes récentes qui augurent d'un développement considérable pour notre connaissance de Thèbes et de l'Égypte aux époques byzantine et arabe.

Rares sont ceux qui peuvent maîtriser une documentation de cette ampleur ; aussi nous a-t-il semblé qu'un colloque tel que celui-ci pouvait être l'occasion pour des collègues d'horizons différents mais proches — archéologues, égyptologues, démotisants, papyrologues, coptisants — de se rencontrer et d'échanger idées et informations. Tous ceux qui travaillent sur Thèbes connaissent sans doute la brève description que Strabon lui consacra, après avoir visité la région avec le préfet Aelius Gallus, vers 27/26 av. J.-C.³ : *νυνὶ δὲ κωμηδὸν συνοικεῖται, μέρος μὲν τι ἐν τῇ Ἀραβίᾳ, ἐν ἧπερ ἡ πόλις, μέρος δέ τι καὶ ἐν τῇ περαίᾳ, ὅπου τὸ Μεμνόνιον*, «Et maintenant ce ne sont plus que des villages, une partie sur la rive arabique (orientale), où se trouve la cité, une autre aussi sur l'autre rive, où est le Memnonion⁴.»

La ville avait-elle régressé au point de ne plus être qu'un chapelet de villages épars, au milieu des ruines de sa grandeur passée ? Le premier préfet d'Égypte, Cornelius Gallus, semble également l'avoir pensé, lorsqu'il cite tour à tour, parmi les villes qu'il se vante d'avoir prises d'assaut, les Kerameia, Thèbes même (Διόσπολις ἡ μεγάλη) et Louqsor (Ὤφιῆον)⁵. Ne s'est-il pas toujours agi

³ Pour la date, cf. notamment J. YOYOTTE - P. CHARVET, *Strabon. Le voyage en Égypte. Un regard romain* (Paris, 1997), pp. 18 ; 47.

⁴ STRABON 17, 1, 46.

⁵ *I. Philae* II 128.

d'un ensemble urbain assez lâche, interrompu par des zones de culture ⁶ ? Dans quelle mesure ce constat de Strabon n'est-il pas aussi celui d'un touriste désabusé, qui, arrivant avec Homère en tête, attendait monts et merveilles de l'ancienne capitale des pharaons du Nouvel Empire ? En vérité, le géographe grec précise tout de suite, au risque de paraître se contredire, qu'il y a bien, de son temps, une πόλις sur la rive droite ⁷ — Διόσπολις ἡ μεγάλη pour l'appeler par son nom officiel ; elle n'avait donc nullement été rétrogradée au rang de village.

Certes, Thèbes devait avoir perdu de son lustre et de son importance : le centre du pouvoir en Égypte s'était déplacé vers le nord, d'abord vers Memphis, puis vers Alexandrie. La ville avait aussi souffert de la conquête perse, même si Strabon en exagère vraisemblablement les conséquences lorsqu'il attribue toutes les destructions à Cambyse. Par la suite, elle semble avoir subi le contre-coup des différentes révoltes indigènes contre le pouvoir grec : la fameuse Cachette de Karnak, dont le matériel semble s'arrêter tout à la fin de l'époque ptolémaïque ⁸, pourrait d'ailleurs s'être formée à la suite de ces troubles. Cependant, s'il faut prendre au premier degré les louanges adressées au stratège Callimaque ⁹, la ville avait ensuite eu droit à une période de paix et de relative restauration de ses richesses.

On sait qu'à l'époque ptolémaïque, Thèbes était restée, pendant un temps au moins, la capitale de l'ensemble de la Thébaïde, considérée comme un seul nome : sa division en nomes indépendants n'est pas assurée avant le début du I^{er} siècle av. J.-C. ¹⁰ Si la ville cessa par la suite d'être un centre de pouvoir ¹¹, il reste, au début de l'époque romaine encore, une trace de ce statut privilégié, supérieur à celui des autres métropoles de Haute-Égypte : à Thèbes même, la capitation (λαογραφία) est fixée à 10 drachmes (plus suppléments), alors que le reste de la Thébaïde paie 16 drachmes (plus suppléments éventuels), que ce soit

⁶ Cf. notamment J. YOYOTTE - P. CHARVET, *Strabon* [n. 3], pp. 54-55 ; 174-175.

⁷ Faut-il imaginer, pour expliquer l'impression qu'il a eue, que, comme beaucoup de touristes postérieurs, Strabon et la suite d'Aelius Gallus ont passé moins de temps à Thèbes même, où les temples n'étaient sans doute pas aussi accessibles qu'aujourd'hui, que sur la rive gauche, où on a pu les emmener voir les Colosses de Memnon et visiter les Syringes ?

⁸ Cf. notamment H. J. A. DE MEULENAERE, La prosopographie thébaine de l'époque ptolémaïque à la lumière des sources hiéroglyphiques, *Hundred-Gated Thebes* [n. 2], pp. 83-90.

⁹ *OGISI* 194, ll. 3-9, cf. aussi ll. 24-25 (*J. Prose* 46 ; 39 av. J.-C.).

¹⁰ Voir notamment J. D. THOMAS, *The Epistrategos in Ptolemaic and Roman Egypt. I. The Ptolemaic Epistrategos = Pap. Col. 6, 1* (Opladen, 1975), pp. 51-54 ; 132-136 ; K. VANDORPE, The Ptolemaic Epigraphic or Harvest Tax (*shemu*), *ArchPF* 46 (2000), pp. 171-173.

¹¹ L'épistratège, notamment, s'installe plus au nord, à Ptolemaïs : cf. J. D. THOMAS, *Ptolemaic Epistrategos* [n. 10], pp. 60-62.

dans un village tel que les Memnonia ou dans des métropoles comme Éléphantine, Edfou, Elkab, Coptos ou Dendérah¹² ; à titre de comparaison, pratiquement tous les métropolitains de Basse et Moyenne-Égypte bénéficiaient d'un taux réduit, souvent de moitié, par rapport aux villageois de leurs nomes respectifs. Ces montants resteront valides jusqu'à la disparition de l'impôt, au III^e siècle apr. J.-C., sans guère de modifications.

Autre témoignage de l'importance que les Romains accordaient à Thèbes, peut-être parce qu'ils connaissaient l'histoire de la région à l'époque ptolémaïque : la ville a toujours été le siège d'une garnison romaine, qui était d'une légion sous Auguste, mais fut vite ramenée par la suite à une unité auxiliaire. L'emplacement du camp d'origine est inconnu ; au II^e siècle au moins, il se trouvait dans l'ᾠφιῆον¹³, c'est-à-dire le quartier proche du temple de Louqsor — temple qu'il occupera à partir du règne de Dioclétien, lorsqu'une légion sera à nouveau cantonnée à Thèbes¹⁴.

Quant au clergé, son influence, notamment en matière de théologie, s'était étendue jusque dans les Oasis, comme le montre la contribution de Françoise Labrique (pp. 3-16) ; à l'époque ptolémaïque encore, il est particulièrement bien représenté dans notre documentation, qui s'enrichit toujours de découvertes récentes, comme les ostraca du Lac Sacré étudiés par Ursula Kaplony-Heckel (pp. 49-57). Plusieurs études qui lui sont consacrées ici montrent son activité intellectuelle sous les Ptolémées, sa participation aux problèmes politiques ou religieux du temps : sa sensibilité à l'actualité, évoquée par Philippe Derchain (p. 1), se retrouve dans l'explication que propose John Gee (pp. 59-71) pour la création d'un culte ; le développement de la nécropole osirienne, dans le secteur nord-est de Karnak, trouve de nombreux échos contemporains dans d'autres sites d'Égypte et s'intègre vraisemblablement dans une volonté de promotion du culte dynastique, comme le montre Laurent Coulon (pp. 17-32).

À l'époque romaine, le clergé thébain se fait plus discret dans notre documentation, ce qui peut en partie s'expliquer par la prépondérance des textes à caractère fiscal — domaine où les représentants de la religion traditionnelle interviennent beaucoup moins après les confiscations de terres imposées par Auguste ; occasionnellement, on y retrouve cependant quelques prêtres, le plus

¹² Cf. Sh. L. WALLACE, *Taxation in Egypt from Augustus to Diocletian* (New York, 1938), pp. 109-110 ; D. RATHBONE, *Egypt, Augustus and Roman Taxation*, *CCG* 4 (1993), p. 87, n. 17. P. Heilporn reviendra plus en détail sur les montants de la capitation dans l'introduction des *O. Stras.* II (en préparation).

¹³ Cf. *P. Col.* VIII 221 (*ChLA* XLVII 1448).

¹⁴ Cf. *I. Camp Louqsor*, pp. 20-24.

souvent comme contribuables, à titre individuel ou collectif, tels ceux identifiés par Paul Heilporn (pp. 125-136). Faut-il déduire de ce relatif silence un déclin des cultes traditionnels ? Les inscriptions de Deir el-Bahari, étudiées par Adam Łajtar (pp. 113-123), montrent que celui d'Amenhotep et d'Imhotep a gardé une réelle vitalité jusqu'au troisième quart du II^e siècle apr. J.-C., avec un bref renouveau lié aux activités d'une corporation d'Hermonthis à la fin du III^e et au début du IV^e siècle apr. J.-C. Ceci ne peut que nous appeler à la prudence au moment de tracer les grandes lignes de la disparition du clergé traditionnel. Une seule chose paraît sûre : à la fin du III^e siècle apr. J.-C., le temple de Louqsor fut converti en un camp militaire, à l'exclusion de tout usage culturel.

Lorsque notre documentation redevient abondante, aux VI^e-VIII^e siècles, le clergé y est à nouveau très présent, mais il s'agit désormais, évidemment, d'un clergé chrétien, en particulier de ces moines et ermites qui, comme Frangé, occupent les antiques tombes de la rive gauche. Depuis quelques années, d'importantes découvertes ont été réalisées dans ce domaine par plusieurs équipes d'archéologues, dont celle de Bruxelles, menée par le regretté Roland Tefnin et désormais par Laurent Bavay : il était donc normal que cette période de l'histoire de Thèbes, jusqu'ici assez méconnue, soit bien représentée dans ce colloque. Guy Lecuyot et Catherine Thirard (pp. 137-144) nous offrent une vue d'ensemble de la montagne thébaine à cette époque et nous permettent ainsi de mieux mettre en contexte non seulement les inscriptions, comme celles en l'honneur de saint Ammônios, qu'Alain Delattre nous a présentées (pp. 183-188), mais aussi la vaste correspondance que Frangé nous a laissée dans la TT 29. Son petit monde, comme l'appelle Chantal Heurtel (pp. 163-174), mène une vie modeste, apparemment faite d'échanges de biens et de services ; il s'en dégage une impression de relative pauvreté, qui peut être renforcée par des documents isolés comme le contrat de prêt sur gage publié par Florence Calament (pp. 175-182). Faut-il y voir la preuve d'une paupérisation de toute la région ? Ce serait oublier que l'essentiel de notre documentation vient de moines et d'ermites qui avaient justement choisi une vie d'ascèse, voire de pauvreté. Un autre aspect de cette communauté, illustré par Anne Boud'hors (pp. 149-161), est de posséder une réelle richesse intellectuelle, puisque l'on y produit régulièrement des livres, qui devaient d'ailleurs avoir aussi une valeur matérielle, sans parler de toute la correspondance que ces hommes échangeaient entre eux et qui pouvait atteindre, à en juger par celle de Frangé, un certain niveau de raffinement. La découverte, annoncée par Iwona Antoniak (pp. 145-148), de trois manuscrits et de cent soixante-dix ostraca dans la TT 1152 ne fait que renforcer cette impression. Thèbes, ou en tout cas la montagne thébaine, était à nouveau un centre intellectuel

et religieux actif ¹⁵, même si elle ne jouissait sûrement plus de son rayonnement antérieur.

On pourrait croire que tout a été dit au sujet d'une ville aussi importante ; or, de nouvelles informations, qu'elles soient de nature archéologique ou textuelle, continuent à y être découvertes d'année en année. Les sources connues de longue date n'ont pas non plus fini de nous parler, notamment pour qui sait étudier la façon dont elles nous sont parvenues, comme le prouve la démonstration d'«Archival Archaeology» de Brian Muhs (pp. 33-47) sur les archives démotiques dans les collections qui se sont constituées, au gré des achats, du début du XIX^e au milieu du XX^e siècle.

Ce colloque n'avait pas pour ambition de faire la synthèse de tout ce que nous savons de Thèbes aux époques ptolémaïque, romaine et copte : les sources ont beau être riches et nombreuses, il reste difficile, voire impossible de reconstruire une image cohérente et complète de la vie dans cette région. Face à ce paradoxe, notre seul but était d'offrir, à tous les spécialistes qui s'intéressent à cette ville, l'occasion de présenter quelques clefs pour ouvrir l'une ou l'autre de ces cent portes que le Poète lui attribuait.

Alain DELATTRE et Paul HEILPORN

¹⁵ Comme peuvent en témoigner, par exemple, les graffitis laissés dans la montagne par des pèlerins venus de Moyenne-Égypte (cf. J. PADRÓ, *Espania en Egipto, Aula Orientalis* 17-18 [1999-2000], pp. 483-492; *P. Mon. Apollo* I, p. 9) ; A. Delattre reviendra par ailleurs sur ces inscriptions.